

(A paraître dans le N° 7 de *Littérature maghrébine et comparée (LMC)*, revue de la CCLMC, Université de Rabat, Abdallah Mdrarhi-Alaoui (coord.), « Les soubresauts socio-politiques dans le Monde arabe et leur impact sur les médias, la (les) littérature(s) et la pensée », juin 2013.)

**Christiane CHAULET ACHOUR**

## **Printemps arabes et droits des femmes : un nouvel hiver pour les femmes ?**

Dans son ouvrage de 2007, Sophie Bessis rappelle ce que d'autres auteurs ont déjà mis en relief et qu'il n'est pas inutile de ré-énoncer au début de cet article : « la place qu'elle réserve au féminin sert toujours à connaître l'état d'une société<sup>1</sup>. » Cette remarque est l'amorce de la libre circulation que nous allons proposer entre divers textes de femmes, presque tous tunisiens, autour du fameux « printemps arabe ». Mon choix se porte sur plusieurs générations, des sexagénaires aux trentenaires, car « l'évolution » est à apprécier dans la profondeur temporelle et au moins sur trois générations. Ces textes ont également des statuts génériques différents. Emna Belhaj Yahia est romancière et c'est son quatrième roman qui est sollicité<sup>2</sup>. Kmar Bendana<sup>3</sup> est historienne et elle publie ses réflexions écrites en 2011. Souad Labbize<sup>4</sup> est romancière, Joumana Haddad<sup>5</sup>, essayiste. Lina Ben Mhenni<sup>6</sup> est blogeuse et Kaoutar Harchi<sup>7</sup>, la plus jeune du corpus retenu, nouvelliste. Toutes ont à nous dire sur ces printemps arabes de façon générale mais aussi de façon plus particulière en ce qui concerne les femmes. Car c'est bien évidemment cet aspect de leurs textes qui retiendra mon attention ainsi que leur statut d'énonciatrice et non la réflexion plus générale sur les transformations de toutes sortes que ce basculement a provoquées.

---

<sup>1</sup> Sophie Bessis, *Les Arabes, les femmes, la liberté*, Paris, Albin Michel, 2007, p. 67. Née en 1947 à Tunis.

Les pages des citations de tous les ouvrages du corpus, présentés dans les notes 1 à 7, seront données après la citation en texte.

<sup>2</sup> Née à Tunis en 1945 : Emna Belhaj Yahia, *Jeux de rubans*, Tunis, Elyzad, 2011, 210 p. Antérieurement : *Chronique frontalière*, Paris, Noël Blandin, 1991, 240 p., roman. Rééd. 1992, Tunis, Cérès - *L'Etage invisible*, roman, J. Losfeld, 1996, 174 p. - *Tasharej*, roman, Balland, 2000, 140 p.

<sup>3</sup> Née à Hammam-Lif en 1952 : Kmar Bendana, « Lectures de transition », 32-36 ; et « Lendemain d'élection, entre écrire et lire », 201-211, dans « Printemps arabes, le souffle et les mots », *Riveneuve Continents*, Revue des littératures de langue française, n°14, Printemps 2012, Paris, Riveneuve éditions, 231 p.

<sup>4</sup> Algéro-tunisienne, née en 1965 : Souad Labbize, « En route pour l'avenue Bourguiba », 138-142, dans « Printemps arabes, le souffle et les mots », *Riveneuve Continents*, op. cit. Elle a publié son premier roman en 2011. Cf. supra.

<sup>5</sup> Libanaise, née à Beyrouth en 1970 : Joumana Haddad, *Superman est arabe*, traduit de l'anglais par Anne-Laure Tissut, Sindbad-Actes Sud, 2013 pour la trad. française, 230 p.

<sup>6</sup> Née à Tunis en 1983 : Lina Ben Mhenni, *Tunisian Girl – Blogueuse pour un printemps arabe*, Montpellier, Indigène éditions, 2011, 32 p.

<sup>7</sup> Née en 1988 à Strasbourg : Kaoutar Harchi, « Myriam », 145-147, dans « Printemps arabes, le souffle et les mots », *Riveneuve Continents*, op. cit.

**« Déroule ton long ruban, encore et encore<sup>8</sup> »**

*Jeux de rubans* d'Emna Belhaj Yahia n'a pas pour toile de fond la Tunisie d'après janvier 2011 et pourtant les modifications dans la société sont au cœur de son propos, montrant bien qu'une « révolution » ne surgit pas de rien. Ce n'est que dans les dernières pages du roman qu'on entend les bruits de ce qui se passe à Tunis : Zaydûn, le compagnon de Frida, mère de Tofayl, est à Paris alors :

« [...] entre-temps, un miracle, le ciel brusquement s'éclaircit, le lourd nuage qui bloque l'horizon laisse la place à une éclatante lumière. Soudain, larmes de joie, soulagement, et tout le monde y croit et personne n'arrive à y croire, et la peur qu'on enterre et des fleurs sur des canons qui ne tirent pas, et des soldats qui embrassent des mômes et mille mots qui jaillissent de mille bouches. Où suis-je ? Cette vivacité, cette musique, ce cœur qui bat, ce souffle printanier au beau milieu de l'hiver, tout cela vient-il vraiment de mon pays, là-bas de l'autre côté de la petite mer ? Je le savais silencieux, je le croyais craintif, je n'arrivais à prendre son pouls que derrière les rideaux tirés [...] Et voilà qu'il se donne à voir à tous, que sa voix porte très loin, que ses demandes atteignent les cimes » (183-184).

Tofayl, venu à Paris voir sa mère malade, veut la réconciliation entre eux, à l'image d'une Tunisie différente et retrouvée : « l'air qu'on respire chez nous vient de changer, maman. Ce que tu détestais a disparu. Les gens parlent, critiquent, dénoncent, réclament, n'ont plus peur. Ils sont devenus libres et tiennent à le rester » (214).

Ce sont les seuls passages qui font allusion à janvier 2011. Le propos est antérieur et se focalise essentiellement sur le présent et l'avenir des femmes. Frida, une intellectuelle, qui a divorcé et élevé seule son fils, Tofayl, en ayant comme compagnon Zaydûn, est bouleversée par les changements qu'elle perçoit dans la société tunisienne et qui se cristallisent autour du port du hijab de plus en plus fréquent : cela commence par Ismahène, jeune fille de la campagne, engagée pour s'occuper de sa mère et qui va revêtir le voile ; cela continue par l'observation de la queue pour acheter fruits et légumes où elles ne sont que deux à être sans foulard. Elle remarque que port du hijab ne rime pas nécessairement avec effacement et soumission ; mais tout de même, cet envahissement d'une tenue qu'elle perçoit comme une régression pour les femmes la met mal à l'aise. Le malaise atteint son point culminant et devient insécurité existentielle quand elle rencontre, par hasard, son propre fils donnant le bras à une jeune fille voilée ! Son monde s'écroule en même temps que se creuse sa mésentente avec lui. Au centre du roman, une discussion vive oppose mère et fils, un fils qui ne veut pas voir dans le port de ce vêtement autre chose qu'un choix libre et une mère, qui a été de toutes les luttes féministes, qui y voit un danger qui guette toute la société :

« [...] il y a désormais les femmes "foulardées" et les autres.

---

<sup>8</sup> *Jeux de rubans*, 208.

- Et alors ? Ça fait de la diversité. Pour quelqu'un qui prône la tolérance, je ne vois pas où est le problème.
- Le problème, c'est que chaque femme porte ainsi sur sa peau comme une étiquette, une marque de fabrique. N'importe qui peut dès lors s'adresser à elle sur cette base. Cela s'appelle la religion de l'extérieur. Il n'y a rien de bon à en attendre, sinon de la contrainte, de l'hypocrisie et des jeux de masques à n'en plus finir. [...]
- Tofayl, écoute-moi. Qui les empêchera de stigmatiser celles qui refusent ce code vestimentaire ? Quels noms d'oiseaux leur donneront-ils ? Quelles pressions exerceront-ils sur elles ? Tu trouves ça juste ? » (103-105)

Frida monologue pendant un certain temps, rappelant ses luttes militantes et l'exemple de sa propre mère qui s'est dévoilée. Mais elle constate qu'elle et Tufayl – l'ancienne et la nouvelle génération ? – ne sont plus sur la même longueur d'onde et elle assène à ce fils qui refuse de décoder, dans le même sens qu'elle, le port du hijab de son amie Chokrane : « Le vêtement qu'elle porte est éloquent. Ce n'est tout de même pas un look qu'elle a inventé ! C'est même une pièce dans un puzzle où les hommes, les femmes, et tout ce qui s'ensuit ont chacun sa place » (113).

La rupture entre la mère et le fils est consommée même si, dans la suite du texte, le lecteur assiste aux tentatives de Tufayl pour sonder les vraies raisons de cet habillement chez Chokrane dont les deux principaux arguments sont son libre-arbitre et le moyen qu'il lui donne d'échapper aux regards concupiscents des hommes et, en conséquence, de pouvoir se déplacer librement. A la fin du roman, gravement malade et en soins dans un hôpital parisien, Frida voit défiler tous les êtres de sa vie. Elle projette le rêve d'une succession de générations comme un « grand balancier qui rythme la marche de notre temps » (207). Ces générations « se suivent dans un ordre régulier : une rangée où les femmes ont des foulards sur leurs cheveux, suivie d'une autre où elles ont les cheveux au vent, et ainsi de suite à l'infini, dans une alternance presque parfaite, vagues régulières, enlacées, exposant leurs différences comme si chaque rangée était une réplique à l'autre » (206). Apaisement, acceptation de l'alternance ? Non puisqu'elle ajoute :

« C'est quoi, ce mystérieux manège ? Et pourquoi ce fétichisme d'un tissu sur la tête qu'on enlève, remet, retire de nouveau pour le remettre encore une fois, quelque temps après, et puis s'en défaire, et recommencer l'opération par la suite, tout au long des siècles ? » (207)

Frida, dans son rêve semi-éveillé, compare ce long cortège « au long ruban sur lequel sont inscrits tous les métiers [...] Un jour pair, un jour impair. Pas plus compliqué que ça ? Non, d'ailleurs, dans le rêve, les choses sont simples, des rubans qu'on déroule, écrits du côté qu'on ne voit pas. Ma vie est un rêve et le rêve est toujours inachevé. Déroule ton long ruban, encore et encore » (208).

Outre l'explication du titre, ce passage insiste sur l'ouverture interrogative de la fin de la fiction malgré la révolution, malgré le vent de liberté qui souffle sur la Tunisie : le ruban va encore se dérouler et on ne sait ce qu'on lira sur la partie cachée.

### « Le blog, une expérience civique ?<sup>9</sup> »

Si le fils de Frida, dans ses moments de désarroi, erre sur la toile dans la nuit pour échapper à sa déprime, *Tunisian Girl* en fait un tout autre usage. Lina Ben Mhenni réaffirme, au seuil des extraits de son journal d'après 2011, son statut de « blogueuse » auquel elle ne renoncera pas. Elle détaille les actions qui ont mis l'étincelle à la contestation tunisienne et ont poussé le « dictateur président » à fuir. Ce journal a un double objectif : redonner les faits qui, selon elle, ont permis de sortir de la dictature grâce à l'action des blogueurs ; réaffirmer, après quelques mois de pratique de la liberté, sa volonté de rester ce qu'elle est : « Je suis un électron libre, et je veux le rester. Depuis que j'ai commencé à être active sur Internet, on me dit que ce n'est pas normal que je n'entre pas dans un parti politique. » Or son expérience lui a montré que les partis politiques sont une structure dépassée car ils ne se dissocient pas du pouvoir tel qu'il a toujours été exercé. Elle refuse l'embrigadement, les limites, les protocoles : les blogueurs du cyberspace sont en quelque sorte les sentinelles vigilantes des dérives totalitaires. Ils sont l'incarnation de la liberté d'expression qui, seule, peut garantir la démocratie. Dans cette bataille, si parfois et comme en passant, est posée la question du devenir des femmes, elle n'est pas du tout une question centrale et décisive pour *Tunisian girl* qui prône une lutte commune pour les Droits de l'homme.

Kmar Bendana dans ses « Lectures de transition » présente ce court texte ainsi :

« Expression d'une jeunesse qui se proclame libre des luttes partisans et rejette les anciens leaderships, l'ouvrage augure peut-être d'une nouvelle forme d'action politique qui remet en question l'idée répandue sur l'apolitisme de la jeunesse tunisienne actuelle. Empruntant les modes d'expression de l'époque (l'auteur raconte comment elle découvre le blogging par internet), la jeune génération investit la blogosphère, entre autres parce que cet espace nouveau lui permet de déjouer les bonnes vieilles méthodes de surveillance [...] On parle de deux millions et demi d'internautes tunisiens, leur nombre aurait doublé depuis le 14 janvier 2011 » (37-38).

L'historienne, elle-même, a ouvert un blog où elle publie ses textes, parfois publiés aussi dans la presse<sup>10</sup>.

---

<sup>9</sup> Kmar Bendana, « Lectures de transition », 33.

<sup>10</sup> Ses textes de l'année 2011 ont été réunis en ouvrage sous le titre, *Chronique d'une transition*, Tunis, Script Editions, 2011.

## **Ecrire envers et contre tout**

La présentation de *Tunisian Girl* est une de ses lectures. Mais auparavant, elle fait part d'une première lecture qui replonge au cœur même de la pire répression s'exerçant sur deux jeunes femmes, en Iran, au début des années 1980. Comme l'écrit Kmar Bendana en évoquant ces deux livres :

« Ces expériences intimes me confortent dans le sentiment flou mais tenace que la transition, à côté des urgences, se joue aussi dans l'écriture, ne serait-ce que parce que le mensonge gangrène le système politique tunisien et que l'information est formatée par la langue de bois » (33).

Cette première lecture est le livre de Chowra Makaremi, *Le Cahier d'Aziz. Au cœur de la révolution iranienne*<sup>11</sup>. Il n'est pas étonnant qu'au cœur de la révolution tunisienne, la lectrice se tourne vers l'Iran dont « la révolution de 1979 fait office d'événement majeur » (33)<sup>12</sup>. Parmi les questions qu'elle a mises sur la scène internationale, la question des femmes : ce sont deux femmes, Fataneh et Fatemeh qui sont l'objet de ce livre composé en plusieurs parties. L'essentiel est le cahier de leur père, Aziz Zerai, qui a consigné sur les pages blanches verso de son Coran, leurs calvaires puisqu'elles furent toutes deux exécutées en 1982 et en 1988 parce qu'appartenant au parti des *Mojahedin-e-khalq*, opposant à la politique officielle de la République islamique. Avec une extrême pudeur, ce père trouve dans l'écriture le moyen de garder la mémoire de ses filles, de raconter leurs supplices, d'évoquer le bouleversement de la vie de toute la famille : ce cahier donne un « éclairage bouleversant sur les Iraniens qui ont subi l'épuration et la torture pour leurs idées [...] le poison de l'intolérance menace tout changement de régime, aussi révolutionnaire qu'il se proclame » (35), commente Kmar Bendana. Une autre partie du livre est le récit de l'auteur, la fille de Fatemeh, qui explique comment elle en est venue à reconnaître en elle son histoire d'enfance et a publié ce *Cahier* de son grand-père pour lui rendre hommage. Le livre contient enfin des lettres échangées par les sœurs Zerai. Des hommes ont été également victimes de cette répression terrible mais la chaîne féminine qui se forme des filles à la petite fille, en prenant naissance dans le geste d'écriture du père/grand-père, n'en est pas moins un témoignage accablant sur le sort des femmes sous ce type de régime.

---

<sup>11</sup> Paris, Gallimard, collection « Témoins », 2011, 199 p.

<sup>12</sup> Sophie Bessis, op. cit., p. 77 : « N'oublions pas, d'ailleurs, que la dernière révolution du XX<sup>e</sup> siècle fut celle qui changea la face de l'Iran en 1979. Si l'on veut jouer avec les paradoxes, on peut avancer que cette dimension inscrit ce mouvement porteur d'une révolution réactionnaire dans un moderne nouveau, dans une sorte d'universel spécifique, puisqu'il puise sa rhétorique dans une exigence de rupture et dans la construction d'une identité capable de concurrencer l'universel occidental.»

Ce besoin d'écrire, Kmar Bendana le réalise concrètement – et plus seulement par des compte-rendus d'autres ouvrages – dans son second texte, « Lendemain d'élections – Entre écrire et lire » (201), écrit le 24 octobre 2011.

Arrivant au bureau de vote, elle est contrariée par le constat qu'hommes et femmes ont des queues séparées. Elle ne bronche pas alors que son mari proteste contre cette ségrégation. Mais, très vite, comme les femmes qui font la queue chez le marchand de légumes dans le roman d'Emna Belhaj Yahia, elle constate que le ton reste libre et qu'il y a même des échanges entre les deux sexes. Puis, « une fois à l'intérieur, deux femmes, l'une voilée et l'autre pas » (202) officient pour guider les électeurs. Elle se rend ensuite à la télévision où elle doit participer à un débat et note, dès l'arrivée qu'elle est « sous la protection de magnifiques hôtesse habillées en rouge et blanc. Elles lui disent, car il y a une équipe de la télévision française : « vous allez prouver de quoi sont capables les femmes tunisiennes » (203). L'émission tourne court car elle ne peut rien dire de ce qu'elle avait préparé.

La soirée, avec le décompte des voix, n'est pas à l'optimisme. « La nounou de mes enfants, mère d'une fille, me demande, inquiète, si "nous les femmes on va continuer à être respectées" ». L'historienne propose alors une première analyse de ce vote et de ses résultats.

Reprenons quelques remarques concernant les femmes :

« Et les femmes ? [...] Dans la Tunisie d'aujourd'hui, il est difficile d'imaginer l'avenir sans elles. [...] les nahdhaouis<sup>13</sup> [...] accepteront-ils la règle de féminisation de l'espace public qui s'est imposée ? [...] On s'est habitués à considérer l'islamisme à l'aune du port du voile pour les femmes [...] S'en prendre au voile des femmes et chasser Ben Ali ne suffisent pas. Autre chose est que cette société évolue vers une réalité moins machiste, moins explosive, politiquement éduquée, en tout cas plus variée, non unanimiste, surtout pas clivée en deux » (207-208).

Elle conclue : « Après la joie d'aller voter, il faut digérer les chiffres plus mornes des urnes. Ecrire sert au moins à ne pas se décourager, à ne pas se laisser aller » (211).

### **Questions de femmes ? « L'écriture est apaisement pour celle dont la voix ne porte pas loin<sup>14</sup> »**

Les deux nouvelles, par leurs sujets, mettent le lecteur au pied du mur de certaines inégalités des femmes dans la société. Celle de Souad Labbize, « En route pour l'avenue Bourguiba », parle d'avortement. Elle met en parallèle ou, plutôt, elle traite conjointement le voyage d'une jeune Algérienne venue à Tunis pour se faire avorter, puisqu'elle ne peut pas le faire en Algérie, et les manifestations de janvier à Tunis. La nouvelle raconte ses angoisses tout au

---

<sup>13</sup> Militants du parti Ennahdha.

<sup>14</sup> Souad Labbize, *J'aurais voulu être un escargot*, Biarritz, Atlantica-Séguier, 2011, 197 p. Citation p. 195.

long de la route puisqu'elle a pris un taxi d'Algérie en Tunisie, sa peur de ne pas retrouver son amie Rym et d'avoir fait le voyage pour rien et enfin, la délivrance : celle des Tunisiens, « Dégage, dégage, dégage » et celle de cette jeune femme qui sait qu'elle sera, elle aussi, délivrée le lendemain : « demain, samedi 15 janvier ce sera fini » lui dit son amie Rym... (142). Si l'avenue Bourguiba est l'adresse exacte donnée pour le rendez-vous, on ne peut s'empêcher d'apprécier le nom inscrit de celui qui institua des lois de progrès et de changement pour les femmes dans la Tunisie de l'indépendance, en un souffle de nostalgie pour un recul craint dans le présent<sup>15</sup>.

L'autre nouvelle, celle de Kaoutar Harchi, évoque, avec autant de doigté que le texte précédent, l'homosexualité féminine mal vécue dans les sociétés arabes : la narratrice et Myriam se sont rencontrées... avenue Bourguiba, des mois auparavant. Mais la narratrice vit à l'étranger et la période de manifestations et d'arrestations, elle ne peut la vivre que loin de Myriam qui lui donne quelques nouvelles et lui dit de ne pas venir :

« J'ai laissé tomber le combiné du téléphone, pleine de colère. De n'être pas là-bas, aux côtés de Myriam, me tapant la tête contre les murs. A me demander ce que je faisais ici, dans cette Europe où l'avenir est fini. Tandis que de l'autre côté, il commence à peine » (147).

La nouvelle se suspend, bien des mois après, sur un appel de Myriam, de Lybie où elle a fui avec son frère : « Nous sommes presque libres maintenant » (147).

Ces nouvelles sont des instantanés qui disent, évoquent, décrivent ; elles ne revendiquent pas mais donnent à lire quelques impasses des femmes.

### **Des femmes actrices en lieu et place des « femmes comme arme<sup>16</sup> »**

L'essai de la Libanaise Joumana Haddad, *Superman est arabe*, est volontairement provocateur et si ses démonstrations manquent d'arguments, elles ne manquent pas de piquant ! Son chapitre, « Le "printemps arabe", dit-on » aborde la question sur une dizaine de pages, en lien avec tout ce qui se dit dans le reste de l'essai. Sa conviction est frontalement exprimée : il ne peut y avoir de démocratie quand la moitié de la société est dominée et sous surveillance :

« Les révolutions qui sont survenues et qui surviennent actuellement dans le monde arabe sont-elles aussi des révolutions de femmes ? A ce titre, méritent-elles le titre de vraies révolutions ? Il est clair que les premiers signes ne laissent rien présager de bon et que nous sommes encore bien loin de nous débarrasser de l'emprise du patriarcat sur la vie publique et privée » ( 146).

---

<sup>15</sup> Habib Bourguiba avait promulgué le Code du Statut Personnel (CSP), le 13 août 1956 garantissant de façon appréciable les droits des femmes et imposant une égalité à la société tunisienne.

<sup>16</sup> Sophie Bessis, 32.

Elle appelle de ses vœux, sous une forme assez incantatoire, le temps où les femmes revendiqueront leurs droits et où, main dans la main avec les hommes, après avoir détruit, elles construiront avec eux un monde nouveau.

L'analyse de Sophie Bessis semble plus intéressante pour comprendre le cheminement avec ses déviations et ses luttes et acquis. En particulier, elle distingue un modernisme sans modernité, expliquant, entre autres, le hijab comme un voile « moderne » :

« C'est le hijab qui manifeste avec éclat leur inscription dans l'actuel. Symbole modernisé et mondialisé de la même antique oppression, il veut aussi dire autre chose en s'opposant dans le même temps aux particularismes locaux des pratiques religieuses et au modèle occidental de la femme "dévêtue" » (80).

Elle sort le débat de l'opposition binaire tradition≠modernité qui ne correspond plus à l'évolution des sociétés arabes : il y a réinvention de la tradition en empruntant des éléments de l'actuel, en instaurant :

« une tradition "récente", cet oxymore résumant une partie des contradictions que connaît aujourd'hui le monde arabe.

Tout cela fabrique un monde moderne, non pas gagné à la modernité, mais situé dans la contemporanéité, ayant intégré les codes et les outils de cette dernière et revendiquant officiellement, à quelques rares exceptions près, son inscription dans l'actuel » (18).

En cinquante ans, les femmes se sont rendues visibles dans l'espace public même si la rue est encore le domaine des hommes ; conjointement, elles ont lâché sur leur revendication d'égalité dans les sphères publiques et privées, gagnant sur d'autres terrains qu'on ne peut plus nier.

Dans le face à face entre les sociétés arabes (« l'Orient ») et les sociétés occidentales, la femme est un enjeu, comme elle le fut du temps des colonisations où chaque camp faisait de son inscription dans son discours, la pierre de touche de son argumentation. Mais :

« Ce qui différencie les deux époques, c'est qu'elles sont, plus qu'avant, les actrices des luttes qui se livrent, et n'entendent plus en laisser le monopole aux hommes des deux bords. Et le voile encore, au centre de la bataille, est vu ici comme la preuve infâmante de l'antique arriération, là, comme l'ultime ligne de défense d'une identité plus menacée que jamais, et dont le statut des femmes reste la meilleure mesure » (37).

Dans un article d'août 2012, Kmar Bendana pose la question d'un « Féminisme en transition ? »<sup>17</sup>, donnant son analyse d'historienne sur le vote de la commission *Droits et Libertés*, à propos de la notion de « complémentarité » des deux sexes : « Les développements introduits par les députées d'Ennahdha enserrent le rôle de la femme dans la famille et la patrie, limitant ainsi l'espace des libertés individuelles des femmes. » Elle retrace donc l'histoire du féminisme en Tunisie, distinguant le féminisme bourguibien qui a permis « l'image pionnière de la société tunisienne dans le domaine du droit des femmes » et

---

<sup>17</sup> Kmar Bendana, « Féminisme en transition ? », Hammam-Lif, 4 août 2012, parue dans *La Presse de Tunisie*, 6 août 2012, p. 6.



explique, en partie, « la vitalité féminine du soulèvement tunisien, sa mixité spontanée. » A ce féminisme d'Etat, s'est opposé, au début des années 1970, « un activisme associatif<sup>18</sup> », légalisé en 1989 ? Ce féminisme de résistance a pesé sur le féminisme d'Etat. Mais ils étaient tous deux « égalitaires dans la lettre et l'esprit ». Pourtant ils n'ont pas empêché que se pose, dans la mouvance de janvier 2011, « la participation féminine à la vie politique. »

Il y a donc lieu de se demander si cette « complémentarité » des rôles féminins/masculins suppose « réciprocité » et « interchangeabilité ». Si le parti Ennahdha a dit qu'il ne toucherait pas au CSP, la tension sociale est vive car toutes sortes de signes montrent la remise en cause des acquis des femmes. La femme est un « maillon vulnérable » et une citoyenne « de second rang ». On constate « un retour en arrière sur les droits individuels. » Le « féminisme islamiste » montre-t-il sa raison d'être dans le champ politique en introduisant la « complémentarité » ?

Alors oui, il faut éviter de tomber dans ce qu'Emna Belhaj Yahia nommait « le fétichisme d'un tissu » ; mais on ne peut pas non plus ne pas y voir une volonté de visibilité de la complémentarité qui n'est pas égalité pour le droit des femmes.

Par leur écriture même, les textes que nous avons parcourus corroborent ce positionnement d'actrices de celles qui, dans différents genres d'écriture, prennent la plume. Si les lendemains du printemps arabes résonnent avec des accents hivernaux, tout ce qui s'écrit et se diffuse montre à l'évidence que, dans cette traversée vers quelque part, des femmes ne cèdent pas le terrain de leur existence et que des hommes sont engagés dans ce parcours comme nous le lisons dans les romans, les nouvelles, les essais et les blogs. Comme l'écrit un journaliste algéro-tunisien, Akram Belkaïd :

« Défendre l'égalité homme-femme, c'est dire haut et fort qu'il faut interdire la polygamie, qu'il faut légiférer sur l'égalité d'accès à l'emploi, qu'il faut criminaliser les violences conjugales et qu'il faut mettre fin au scandale honteux de la répudiation et des femmes mises à la porte de chez elle par la simple volonté masculine. C'est reprendre le combat de nos aînées, leur dire que ce qu'elles réclamaient n'était pas utopique car un peuple qui bride et brime une part de lui-même ne s'en sortira jamais<sup>19</sup>. »

---

<sup>18</sup> Cf. AFTURD (Association de la Femme Tunisienne pour la Recherche et le Développement) et ATFD (Association Tunisienne des Femmes Démocrates).

<sup>19</sup> Akram Belkaïd, « La chronique du blédard : *Ni haïk, ni hidjab ni seins à l'air* », *Le Quotidien d'Oran*, jeudi 28 mars 2013.